



La Juste route

De Ferenc Török

Avec Péter Rudolf, Bence Tasnádi, Tamás Szabó Kimmel.

Hongrie – 17 janvier 2018– 1h31

Jeudi 10 mai 2018 21h00

Dimanche 13 11h00

Lundi 14 19h00

Mardi 15 20h00

Enterrement des morts

par Nathalie Dassa le 18 janvier 2018 pour TRANSFUGE

Avec **La Juste Route**, Ferenc Török plonge au cœur de la Hongrie rurale, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, avant la prise du pouvoir du communisme.

Pour son sixième long métrage, Ferenc Török nous plonge dans un petit village hongrois, occupé par les Soviétiques, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, au cours d'une journée d'été en août 1945. Le récit, inspiré de la nouvelle « Homecoming » de Gábor T. Szántó, co-scénariste avec le réalisateur, dévide intelligemment ses thématiques centrées sur les questions de conscience, de culpabilité et de cupidité. Le cinéaste aborde ici la responsabilité de villageois, qui ont choisi d'ignorer ce qui se passait durant la Seconde Guerre mondiale, en échange des biens mobiliers et matériels confisqués aux juifs. Dans un noir et blanc satiné et épuré, aux nuances de gris, *La Juste Route* (titré **1945** en version originale) place le contexte entre deux périodes, la fin du nazisme et l'arrivée du communisme, au moment où l'URSS déclare la guerre au Japon. Le film, qui prend des allures de western contemplatif, s'ouvre sur deux juifs orthodoxes qui descendent d'un train avec deux mystérieuses malles.

Leur venue dans ce village isolé va instaurer progressivement un climat de paranoïa et remuer les esprits des habitants, alors qu'ils s'apprêtent à célébrer le mariage du fils du notaire. Les sombres secrets vont refaire surface, les rumeurs et la peur vont se répandre dans toute la communauté, bouleversant l'ordre établi et le destin des jeunes mariés. Torok dépeint des personnages qui s'attendent au pire et se comportent comme tels, à mesure que les deux juifs poursuivent leur trajectoire sans mot dire, après avoir payé un villageois pour transporter les malles sur une charrette vers un lieu inconnu. À commencer par le notaire, qui a pris possession de la droguerie locale d'un ami juif, dénoncé et déporté... La présence des deux religieux va laisser penser à tout ce petit monde qu'ils sont les héritiers de déportés, de retour pour réclamer leurs biens. Dès lors, certains craignent de devoir tout restituer, d'autres éprouvent des remords insoutenables, tandis qu'une poignée reste déterminée à garder, coûte que coûte, les maisons et les objets qui vont avec (menorah, horloges hébraïques). Le récit suit un rythme lent mais soutenu, jusqu'à la révélation d'une intensité bouleversante. La mise en scène, l'économie de dialogues, le travail virtuose sur la lumière et la musique installent une tension permanente allant crescendo. L'ensemble transforme le film de Török en un devoir de mémoire, dont l'urgence et la nécessité sont accentuées, et non esthétisées, par la perfection formelle, au même titre que *Le Fils de Saul* de son compatriote László Nemes. *La Juste route* a d'ailleurs été récompensé au Festival de Jérusalem pour son étonnante vision cinématographique de la collaboration pendant l'Holocauste.



Noir comme le souvenir

par Beatrice Delesalle le 23 janvier 2018 pour cineseries-mag

Dans **La juste route**, le réalisateur Ferenc Török remet en lumière un pan très sombre de l'histoire de sa Hongrie natale, sur la participation plus ou moins zélée des fonctionnaires et certains particuliers à la spoliation et la déportation des Juifs hongrois, en racontant son histoire du point de vue de l'immédiat après-guerre, en août 1945, et du point de vue du retour des déportés survivants et de ses conséquences.

Pour un film dont le titre original est *1945*, avoir choisi en français ce titre de *La juste Route* n'est pas innocent. Quand on lit le synopsis délivré par la production, on voit en effet qu'il s'agit d'une histoire de Juifs déportés revenus des enfers, retrouvant dans un petit village hongrois peut-être ceux qu'Israël a qualifié de Justes. Ou peut-être pas. Ou justement pas...
TSVP --->

Il y a peu de temps sortait sur nos écrans l'incroyable *Fils de Saul* du hongrois László Nemes, cette fois-là sur un autre aspect horriblement inhumain de la Shoah, celui des Sonderkommando, à travers Saul, un Juif hongrois commis à la monstrueuse tâche de manipuler vers les fours crématoires les cadavres de nombreux autres Juifs, hongrois ou pas. Et voici qu'à nouveau, la Hongrie, plus précisément le réalisateur Ferenc Török, nous livre un nouveau film sur le thème de la déportation des Juifs, un sujet tellement traumatisant qui concerne la destruction massive de Juifs dans le pays, plus de 550 000 en un court laps de temps, dont près de 450 000 déportés à Auschwitz, dans un climat globalement trouble puisque pouvoirs publics fascistes et simples citoyens furent tous de près ou de loin impliqués dans la terrible opération nazie.

Il n'est donc pas étonnant que cette question juive hante la Hongrie, et les cinéastes apportent une pierre essentielle à l'édifice du souvenir. Ainsi, *La juste Route*, qui est un très beau métrage en noir et blanc hyper-contrasté, prend le spectateur à la gorge dès les premières images. Nous sommes en août 1945, et l'image brûlée traduit parfaitement la sorte de désolation qui frappe le pays. Un mariage se prépare, mais aucune joie n'est palpable, les mariés manquent d'enthousiasme, les villageois qui sont littéralement écrasés par la chaleur semblent très éprouvés par la fin d'une occupation allemande que remplace immédiatement l'omniprésence de soldats russes goguenards dans le village. Seul le Secrétaire de Mairie, Szentes István (Péter Rudolf) se pavane comme un coq d'un point à l'autre du village, et il est vrai que le cinéaste n'a pas lésiné pour nous le rendre antipathique dès ses premières apparitions.

Quand le train arrive, dans une nuée de fumée noire funeste, présage de drames à venir et de noirceur à tous les étages, une sorte de ballet se met en place avec de mystérieux acteurs filmés en plus ou moins gros plans aux quatre coins de la gare. Un ballet qui fait penser à un western, voire un western spaghetti, puisque la scène fait furieusement penser à celle iconique qui ouvre *Il était une fois dans l'Ouest*. Peu de mots sont échangés, entre deux hommes à la mine très sombre qui viennent de descendre du train, un chef de gare anormalement inquiet, des cochers prêts à offrir leurs services de transport à bord de leur charrette, et toujours les soldats russes dans leur véhicule. Les choses restent énigmatiques assez longtemps, le temps d'installer une tension qui ne quittera plus le spectateur jusqu'à la fin du film.

Les deux hommes sont deux Juifs qu'on dit revenus de déportation. La nouvelle est rapidement répandue, et engendre le chaos parmi des habitants qui ont beaucoup à se reprocher, et la majeure partie du film suit leur cavalcade de poules sans têtes courant çà et là pour cacher, sauver, voler, détruire des preuves, ou encore noyer un semblant de culpabilité dans des litres d'alcool. Ce sentiment de sournoiserie est encore exacerbé par des plans entrevus par l'interstice des portes et des clôtures en bois, comme si chacun épiait son voisin et que la confiance avait définitivement disparu du village. L'affolement général est de plus entrecoupé de scènes avec les deux hommes en noir, un père et son fils marchant extrêmement dignement derrière la charrette d'un autre père et d'un autre fils qui a pris en charge leurs mystérieux bagages, sur une route que chacun redoute qu'elle ne finisse devant « sa » maison. La mise en scène est précise, et le montage terriblement efficace.

A la vision de *La juste Route*, on ne peut évidemment s'empêcher de penser aux nouvelles récentes en provenance de Hongrie, et notamment ce premier, puis ce second mur de barbelés aux frontières serbes et croates, pour interdire tout passage de migrants moyen-orientaux à travers le pays, alors très nombreux lors des événements de 2015. On ne peut s'empêcher de faire le parallèle entre la politique ouvertement anti-immigrants de Viktor Orbán et sa clique et l'antisémitisme qui n'a jamais cessé d'exister dans l'histoire du pays...

Mais avant tout, ce film qui se termine de la plus poignante des façons, est un besoin pour le réalisateur et son co-scénariste Gábor T. Szántó (auteur de la nouvelle *Homecoming* à la base de ce film), un écrivain qui se définit comme « le dernier des écrivains juifs hongrois », de dire cette période de collaborationnisme de la Hongrie et de certains Hongrois, de ne pas laisser tomber dans l'oubli la spoliation à laquelle les Juifs qui sont revenus d'Auschwitz-Birkenau ont dû faire face, alors même que des statues ou des plaques à l'effigie du sinistre Miklós Horthy, le Pétain hongrois, l'allié d'Hitler, ont été érigées récemment à Budapest et dans d'autres villes du pays...

Prochaines séances : La Fiancée du pirate, Wajib du jeudi 17 au lundi 21 mai 2018	Court métrage : TIMBER Nils Hedinger – Animation - 5'34 Un groupe de bûches risque de mourir de froid, au cours d'une nuit d'hiver glaciale. Lorsqu'elles se rendent compte que, pour se réchauffer le seul combustible à leur disposition, est elles-mêmes, l'affaire sent le roussi.
--	--